

THOMAS RAUCAT

LOIN DES BLONDES

NRF

Quatrième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^{me})



LOIN DES BLONDES

DU MÊME AUTEUR

L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE (*N. R. F.*)

THOMAS RAUCAT

LOIN DES BLONDES

Quatrième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^m)

Il a été tiré de cette édition QUATRE CENTS exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont seize exemplaires hors commerce marqués de a à p, deux cent soixante-quinze exemplaires numérotés de 1 à 275, trente exemplaires d'auteur hors commerce numérotés de 275 à 305, et cent neuf exemplaires sur vergé pur fil Lafuma Navarre, réimposés au format in-4° tellière dont cent exemplaires réservés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue française, numérotés de 1 à c et neuf exemplaires marqués de A à 1.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1928.*

AVANT-PROPOS

J'ai un ami fidèle que j'appellerai Fabrice. Il voyage. Les contes qui suivent sont la conséquence de son dernier passage en France. La personnalité de mon ami m'intéresse passionnément. Je me suis plu à provoquer ses confidences.

Que l'on nous imagine tous deux, chacun dans un fauteuil, parmi la fumée des cigares, et humant un verre de cognac. Fabrice raconte. En ma mémoire, je retrouve ce qui faisait la couleur de sa conversation ; ses intonations, ses tournures ramassées et la violence de ses termes.

Il est reparti au bout du monde, me laissant amicalement la moisson de ces entretiens. J'en ai extrait quelques récits que je raconte à sa place.

Dans ce livre, il est peu question du Japon. C'est pourtant là que Fabrice avait le plus longtemps voyagé. Il s'est toujours montré avec moi évasif. En ce pays probablement, a-t-il éprouvé les émotions qu'on garde le

plus jalousement secrètes, comme un trésor. Sur la Chine, les entretiens de Fabrice m'auraient permis de dire beaucoup d'autres choses. J'ai voulu soulever un coin seulement du rideau, et mettre à nu un mariage de luxure et de mort qui ne m'a pas paru sans grandeur.

Fabrice est loin. Depuis deux ans, je n'ai plus de ses nouvelles. Je lui ai écrit quelques lettres, puis je me suis lassé. Je sais qu'il n'a pas l'habitude de répondre. J'ai l'espoir qu'un jour il repassera à Paris. Et ce jour-là il m'embrassera cordialement, familier comme s'il avait dîné avec moi la veille.

Je me garde de porter un jugement sur Fabrice : il est mon ami. Je suis sûr qu'il n'est pas heureux : voyageur sans trêve, et toujours insatisfait. Pourtant, quelques rares fois, il a dû éprouver les jouissances de l'explorateur prenant pied dans un monde vierge. Et de cela, je l'envie.

ESCARMOUCHES
SUR LE PACIFIQUE

I

Sous le ciel peint en bleu, à travers des flots clairs, le paquebot japonais traçait coquettement son sillon dans l'Océan Pacifique, d'Honolulu vers Yokohama. A quatre cent milles de la terre, l'atmosphère est d'une transparence absolue; pas un nuage, pas une particule de poussière. J'avais chagrin de voir la fumée noire du navire, d'ailleurs bientôt dissoute, souiller ces espaces vierges.

Sous ces méridiens, le coucher de soleil était majestueux et ordonné comme un spectacle d'opéra. L'Océan successivement se colorait de toutes les teintes du prisme, rose, vert-jade, violette de Parme. Le disque plongeant du soleil, en lançant ses dernières flèches, nous éblouissait gratuitement d'un

rayon émeraude, ce rarissime rayon vert pour la vue duquel un héros de Jules Verne avait couru tant d'aventures. Plus prosaïquement que ce personnage, je me trouvais sous ces cieux pour des raisons commerciales.

Cette vision d'art intéressait peu les passagers du navire, occupés qu'ils étaient par leurs distractions ou leurs intrigues. Toutes les nationalités étaient représentées sur le paquebot, et les silhouettes des hôtes du bord figuraient la caricature de la majeure partie des animaux connus : on se serait cru dans un jardin zoologique.

Je faisais cabine commune avec un jeune Américain du type sportif. Il m'était apparu avec un sourire conquérant, un veston-sac à rayures claires, et des souliers plus larges que longs. Avec autorité, il avait fait disposer trois ou quatre valises dans tous les recoins possibles de notre cabine. Ce sans-gêne m'avait indisposé. Malgré que mes bagages fussent plus humbles, il ne me restait plus de place où les ranger. J'étais réduit à la portion congrue.

Mon compagnon de voyage était de caractère ouvert, et nous fîmes rapidement connaissance. J'appris qu'il était ingénieur dans une Société qui construisait des usines électriques. Il s'absentait pour un an, allant mettre en marche différentes usines que cette Société venait d'édifier en Asie. Mon compagnon, comme il me l'apprit incidemment, n'avait pas d'autres bagages que ce qui était étalé dans la cabine. Je me trouvai secrètement honteux de tous les impedimenta dont je m'étais encombré pour mon voyage ; j'avais trois malles à la cale.

N'est-ce pas une façon d'agir très admirable que de s'en aller en voyage pour un an, sans presque de bagages, la pipe à la bouche, une lettre de crédit dans la poche intérieure du gilet, une casquette sur la tête et un chapeau canotier tenu à la main gauche ! Un chapeau canotier était le seul objet encombrant que mon ami eût emporté. Il ne pouvait le placer dans aucune valise : le couvre-chef eût été aplati.

A peine nous fûmes-nous réciproquement

présentés, que mon compagnon me proposa de boire quelque chose. Dans ce but, il déploya sur la couchette sa trousse de toilette, et me fit constater par la vue et l'odorat que tous les flacons étaient remplis d'alcool comestible. C'était, m'expliqua-t-il, une sorte de whisky fabriqué spécialement à son usage par les paysans du Nebraska. Il m'en versa une rasade dans mon verre à dents. Je goûtai. Ce liquide me parut plutôt de l'alcool à brûler.

Mais le procédé était élégant. Au lieu de m'offrir un cocktail au bar du bateau, geste que tout le monde eût pu faire, il avait emporté des Etats-Unis, à grands frais et en bravant mille périls, du whisky de fantaisie afin d'en honorer ses amis. La pensée était chevaleresque.

Dès le début de la traversée, les passagers s'étaient groupés par nations. Les Américains du nord, sur le pont supérieur, jouaient toute la journée au deck-tennis et au deck-golf. Absorbés par ce sport, des personnages ventripotents, chemise ouverte au vent,

campés sur leurs jambes écartées, poussaient avec circonspection des palets vers des ronds tracés à la craie. Et leur gaieté enfantine, lorsque l'adversaire avait échoué, se manifestait par de sonores tapes sur les cuisses.

De leur côté, les passagers japonais, assis mystérieusement dans le fumoir avec les officiers du paquebot, pratiquaient l'incompréhensible jeu de «go». Avec une apparente fantaisie, ils posaient à tour de rôle des jetons sur un plateau de bois quadrillé. Au bout de quelques coups à peine, la partie s'arrêtait par l'abandon de l'un des joueurs qui jugeait la partie perdue. Ce jeu compliqué convient à l'intelligence méticuleuse des Orientaux. Plus tard, lorsque j'ai connu les règles du «go», je n'ai jamais pu m'en assimiler la tactique, et chaque fois que je voyais un joueur abandonner, je ne pouvais deviner pourquoi il s'estimait déjà vaincu. L'étude du jeu de «go» est une des sciences que je voudrais approfondir plus tard, quand j'aurai le temps, par exemple si je suis malade ou en prison.

Personnellement, j'occupais mes journées à échanger des balles de ping-pong avec les filles du pasteur. A bord, en effet, se trouvait un pasteur qui retournait en Corée, contrée qu'il s'occupait à évangéliser. Je ne fis jamais connaissance avec ce vieillard dont l'aspect me sembla trop glacial. L'épouse du pasteur était également trop respectable pour que j'en approchasse : nous n'aurions pas eu en commun un seul sujet de conversation. Le pasteur avait six filles, ou cinq; je n'ai jamais pu compter exactement. De taille régulièrement décroissante, elles avaient la même natte de cheveux blond filasse, les yeux d'un même bleu déteint, les mêmes bas de fil, la même robe de cretonne rose rayée blanc. Les plus jeunes de ces demoiselles étaient les plus jolies; je parle de celles qui ne dépassaient pas treize ans. Elles avaient les traits moins accusés que leurs aînées, et les légères taches de son qui grêlaient leur visage donnaient à leur sourire juvénile une vibration de pastel. Leurs manières surtout étaient moins guindées.

Ces demoiselles jouaient entre elles toute la journée autour de la table de ping-pong. Je devins spectateur de leurs combats et, pour marquer mon intérêt, je proférais lors des passes brillantes des exclamations d'admiration.

Un jour, je pris la raquette contre elles. Je vainquis Joan, ensuite je fus battu par Elsie, et lui offris un bonbon. A dater de cet instant, je devins très sympathique à cette jeune personne qui avait l'âge heureux de onze ans. Patiemment, de proche en proche, je fis, grâce au ping-pong, connaissance avec les sœurs plus âgées. Je ne parvins jamais jusqu'à la sœur aînée, dont le caractère commençait à ressembler à celui de sa mère. Elle s'occupait à morigéner ses sœurs ; ou bien, isolée sur son fauteuil de toile, elle passait l'après-midi à lire un roman imprimé en petits caractères, que je devinais niais au possible.

Avec ces enfants, mes jeux étaient innocents, très innocents : aussi leur compagnie ne me suffisait pas. J'avais besoin de la fré-

quentation d'une femme, d'une vraie femme, avec ses coquetteries, ses réticences, ses abandons. Je faisais un rêve : aller à deux se cacher, avec mille ruses, dans le fond d'une des barques de sauvetage, — c'était le seul endroit du navire où l'on pût à peu près s'isoler, — et là, manches de chemise relevées, sous la douce nuit, au milieu de l'odeur balsamique des cordes goudronnées, écouler les heures à regarder les étoiles filantes se refléter dans les yeux de la bien-aimée.

Malheureusement, j'avais été tardif à me décider, et toutes les passagères du navire, dès les premiers jours, s'étaient trouvées entourées d'une cour de chevaliers servants. Après ce brillant tohu-bohu, une sélection s'était opérée. Les unes, les plus jolies ou les plus coquettes, étaient maintenues à l'écart par une surveillance discrète, mais vigilante. Quant aux autres, l'élément masculin s'en était détourné, et si les raisons m'en étaient inconnues, je considérais néanmoins qu'elles devaient être sérieuses.

L'exemple de mon compagnon l'ingénieur

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(Extrait du Catalogue)

Contes et Nouvelles

- LOUIS ARAGON.. LE LIBERTINAGE
MARCEL ARLAND LES AMES EN PEINE
JEAN-RICHARD BLOCH. LÉVY
Premier livre de contes.
JEAN-RICHARD BLOCH. LES CHASSES DE RENAUT
Deuxième livre de contes.
PIERRE BOST HERCULE ET MADEMOISELLE
FRÉDÉRIC BOUTET. LA SCÈNE TOURNANTE
LOUIS CODET. CÉSAR CAPÉLAN suivi de HUIT CONTES
JOSEPH CONRAD EN MARGE DES MARÉES
Traduit de l'anglais par G.-Jean Aubry.
JOSEPH CONRAD GASPAR RUIZ (A SET OF SIX)
Traduit de l'anglais par Ph. Neel.
DRIEU LA ROCHELLE PLAINTÉ CONTRE INCONNU
LUC DURTAİN QUARANTIÈME ÉTAGE
GEORGES GABORY.. LES ENFANTS PERDUS
C^o de GOBINEAU. ADÉLAÏDE suivi de MADEMOISELLE IRNOIS
PIERRE HAMP GENS, Première Série
PIERRE HAMP GENS, Deuxième Tableau
PIERRE HAMP UN NOUVEL HONNEUR
MAX JACOB.. LE ROI DE BOËTIE
J. KESSEL LA STEPPE ROUGE
J. KESSEL LES CŒURS PURS
VALÉRY LARBAUD.. ENFANTINES
H. R. LENORMAND.. L'ARMÉE SECRÈTE
ARMAND LUNEL OCCASIONS
PAUL MORAND. TENDRES STOCKS
PAUL MORAND. OUVERT LA NUIT
PAUL MORAND. FERMÉ LA NUIT
JULES ROMAINS LE VIN BLANC DE LA VILLETTE
ANDRÉ SALMON MONSTRES CHOISIS
ANDRÉ SALMON TENDRES CANAILLES
ALBERT THIERRY LE SOURIRE BLESSÉ
ERNEST TISSERAND UN CABINET DE PORTRAITS
ERNEST TISSERAND. UN SECOND CABINET DE PORTRAITS